

## **Les faits papillons, par Claire Devarrieux | Libération | jeudi 17 avril 2014**

Les exploits de Gustaf Eisen, naturaliste suédois né en 1847

Pour capturer les papillons de nuit, lichénée bleue ou autres, qui voltigent en été autour des lampadaires, deux solutions : soit on place son filet en hauteur après avoir escaladé ledit lampadaire, soit on vole l'ampoule. Nous tenons ces informations de Fredrik Sjöberg, qui le raconte dans la Troisième Île. Les sphinx aiment les rayons ultraviolets. «Auriez-vous des poires qui émettent des UV ? » demande à la marchande de fruits un petit garçon qui a peu de connaissances en électricité. Après s'être rendu ridicule, le futur entomologiste et écrivain suédois, à présent âgé de 12 ans (nous sommes en 1970), améliore ses stratagèmes. Mais il doit reconnaître son échec : il ne parviendra pas à se procurer les noctuidés qui manquent à sa collection. Il va alors s'intéresser aux filles. Puis il deviendra un spécialiste des mouches, surtout les syrphes, plus précisément ceux de la famille callicera, à la suite d'une découverte rendue pourtant improbable par une sévère gueule de bois.

Raisin. Si les avancées scientifiques requièrent curiosité, chance et patience, les récits aussi. Collections et collectes, mêmes joies, embûches, bifurcations. C'est la théorie de Fredrik Sjöberg, mise en application dans la trilogie qu'il a consacrée à trois de ses aînés, suédois comme lui. René Malaise (1892-1978), inventeur du piège à mouche qui porte son nom (quelle équipée !), est au centre du Piège à mouche publié aux Allusifs en 2011. Il est question de l'aquarelliste Gunnar Widforss (1879-1934) dans «l'Art d'évasion » (non traduit). Le troisième volet. La Troisième Île, est à la fois un facétieux autoportrait et une enquête aux multiples ramifications, à la recherche du « mystérieux » Gustaf Eisen (1847-1940), zoologue émigré en Californie en 1873.

Comment le présenter ? C'était un ami d'August Strindberg. Ils s'étaient connus à l'école communale, puis s'étaient retrouvés au lycée. Entre-temps, Eisen, d'une santé fragile, avait été envoyé au grand air sur l'île de Gotland, de 11 à 16 ans sans rentrer chez lui. De ce séjour, il était revenu «passionné par les sciences naturelles, l'art et l'archéologie», écrit Sjöberg, qui croit aux déterminations enfantines. Orphelin à 19 ans, rentier, Gustaf Eisen allait devenir le bienfaiteur de Strindberg au début des années 1870. Une fois aux États-Unis, ruiné par la faillite d'une société d'assurance, il se renfloua grâce à la viticulture. Il devait publier une somme sur le raisin. Et une autre sur la figue.

Eisen séjournait à Stockholm, et revoyait Strindberg, au moment du tremblement de terre et du grand incendie qui s'en suivit. C'était en 1906. Quand il rentra chez lui, il constata que toutes ses collections, toutes ses archives étaient détruites : l'incendie avait ravagé la California Academy. Le département de botanique de l'académie des sciences avait été détruit aussi, mais pas complètement, car la directrice, Alice Eastwood (1859-1953), était entrée dans le bâtiment en flammes afin de sauver ce qui pouvait l'être. Alice Eastwood a pris sa retraite en 1949, à l'âge de 90 ans. C'est une des choses plaisantes du livre de Sjöberg : la longévité de ses personnages. Les dernières années, Eisen, nonagénaire, apprenait l'écriture cunéiforme pour un livre sur les sceaux cylindriques mésopotamiens. Le matin, entre 6 et 9, il allait se promener à Central Park, où il connaissait une centaine d'écureuils. On ignore la nature du lien qui unissait Alice et Gustaf. En 1904, il a donné son nom à un ver de terre : *Mesenchytraeus eastwoodi*, Car, à l'âge de 25 ans, et jusqu'au tremblement de terre, Gustaf Eisen était un spécialiste mondial des lombrics.

Séquoias. Il y a quand même une autre femme. La très riche Phoebe Apperson Hearst (1842-1919), la mère de William Hearst (Citizen Kane), adorait les tissus. Grâce à elle, qui par ailleurs s'intéressait comme lui au spiritisme, Gustav Eisen mit à profit sa connaissance du Guatemala – il y a passé du temps dans les années 1880, après sa période agricole – pour ras-

sembler « la plus belle et la plus complète collection d'étoffes anciennes de fabrication maya ». Il aimait aussi beaucoup les arbres : on lui doit la sauvegarde des séquoias. À 60 ans, il devint un expert en datation du verre, et produisit 40 000 aquarelles de perles. Ensuite, il consacra huit années à l'étude d'une coupe en argent trouvée à Antioche, dans laquelle il voulait voir le Saint-Graal. Enfin, il publia un maître ouvrage sur tous les portraits connus de Washington, Gustaf Eisen selon Fredrik Sjöberg : « Un puzzle composé d'un trop grand nombre de morceaux. »

Comment peut-on consacrer sa vie aux vers de terre ? C'est pourtant la spécialité du héros préféré de Sjöberg, dont l'autobiographie fragmentée alterne avec la biographie du scientifique Gustav Eisen (1847-1940). Ce collectionneur de vers (au point de donner le nom de la femme aimée à l'un d'eux) ou encore de vignes et d'aventures : aquarelliste, nouvelliste et théosophe, est selon le narrateur « un espalier pour y accrocher ma propre histoire ». Ce dernier, né en 1958, est également un naturaliste curieux, traqueur de papillons et de « Callicera », dont l'enfance est semée des aventures épiques et souriantes de l'entomologiste en herbe.

Ce pourrait n'être qu'un livre de spécialiste ; mais le charme et la persuasion du récit de Sjöberg sont sans mélange. Nous voyageons d'île en île, entre mer Baltique et abords de la Californie, où les explorateurs jouent les Robinson et inventorient de nouvelles espèces d'algues, mais aussi parmi la Sierra Nevada. Les anecdotes sont savoureuses. Comme lorsque la chasse aux insectes permet de courir les filles, lorsque des « parasites qui coulaient des jours heureux dans le testicule d'un ver de terre du Guatemala », lorsqu'un scarabée baptisé « Anophtalmus hitleri » est menacé de disparition par des collectionneurs nostalgiques du Troisième Reich...

Pour l'amoureux de la nature, « la question de l'environnement (...) est une belle religion », mais il reste un sceptique quant aux « théories alarmistes en matière de climat ». Il ajoute : « ce sont les églises qui m'inquiètent ». Sa prudente sagesse, qui ne s'en-

ferre pas dans de lourdes théories globales, est aussi rafraîchissante que son enthousiasme de marcheur et de découvreur.

\*\*\*

## Thierry Guinhut | *Le Matricule des Anges* | n° 153, mai 2014

### Métempsychose de l'entomologiste

Distinguons deux catégories d'individus : les entomologistes, d'une part, qui traquent sans jamais le trouver – malgré des journées d'affût dans les chardons et des randonnées nocturnes sur des corniches escarpées – le rare ichneumon qui manque à leur collection, et ceux que cette science indiffère, d'autre part, sur la cuisse desquels fréquemment se pose la bestiole avant d'être aplatie d'une bonne claque (c'est qu'elle pique). On sourit volontiers des marottes et des lubies – car même leurs obsessions ont ces jolis noms de papillons – des premiers et de leurs confrères naturalistes des autres branches, mais tous savent nommer les arbres, justement, les plantes, les roches, les animaux qui forment et peuplent la campagne environnante, pour ne rien dire du monde alentour, et comment ne pas leur envier cette science ?

Comment ne pas reconnaître que leur expérience de la vie s'en trouve élargie, augmentée ? Il n'est que de se rappeler avec quelle joie enfantine nous saluons l'unique champignon que nous identifions à coup sûr quand un prodigieux hasard nous le fait rencontrer. Et lorsque nous sortons dans la nuit, n'échangeons-nous pas aussitôt un clin d'œil avec l'astre scintillant que notre grand-père, il y a bien longtemps, nous avait désigné de l'index parmi les millions d'étoiles (et tant pis si son doigt rendu crochu par le rhumatisme articulaire pointa en fait celle qui brille au-dessous).

L'écrivain aussi nomme les choses de ce monde afin de ne plus être dupe de ce qui s'y trame. Il est assez fort en ce qui concerne les idées et les sentiments, l'âme humaine n'a pas de secrets pour lui, mais ses yeux et ses oreilles croient naïvement que tous les insectes appartiennent à un même essaim flou et grésillant comme une fumée de friture. Le toupet qu'il substitue à son savoir défaillant ne saurait nous bernier complètement. Grande est notre émotion donc lorsque nous parvient le livre d'un auteur compétent aussi dans ces domaines et qui possède tant de cordes à son arc qu'il peut user de celui-ci plutôt comme d'un filet à papillons. Ça tombe bien, l'écrivain et biologiste suédois Fredrik Sjöberg (prononcez vous-même) collectionne les syrphes, or rien n'est plus difficile à atteindre d'une flèche que ces mouches furtives.

Au filet, cependant, il préfère l'aspirateur à bouche. Il s'agit d'« approcher autant que possible l'embout plastique de l'appareil, pour ensuite faire entrer le syrphé visé dans le cylindre en fibre de verre grâce à une seule et brève inspiration à travers le tuyau ». C'est tout aussi délicatement et avec des stratégies non moins fines que l'auteur cerne et appréhende le vrai sujet de *La Troisième Île* : son compatriote Gustav Eisen (1847-1940), savant omniscient, spécialiste incontesté du ver de terre et de la figue, théosophe, sauveur du grand séquoia d'Amérique et inventeur du Saint Graal. Et quand je dis inventeur, j'entends bien découvreur. Découvreur du Saint Graal, oui, le calice d'Antioche, une « coupe en argent, richement décorée, qui désormais occupe une place bien en vue au Metropolitan Museum », quoique ordinairement tenue aujourd'hui pour une lampe à huile. Et pourtant, Eisen avait des arguments en faveur de sa thèse ; les personnages du décor ne sont-ils pas tous en train d'inspirer ? Preuve imparable à ses yeux, car les artistes grecs au-delà du 1<sup>er</sup> siècle représenteront plutôt leurs personnages à l'instant où ils expirent.

Cette démonstration repose sans doute sur une interprétation très subjective de l'expression des figures du calice, mais nous y retrouvons avec amusement une variante iconographique de l'aspirateur à bouche et donc un lien de plus entre Fredrik Sjö-

berg et Gustaf Eisen. Car le lecteur suit les fils du destin des deux hommes qui se tressent tout au long d'une enquête obéissant plutôt au principe de la chasse aux papillons : on court après l'un, on attrape finalement l'autre. Les chroniques d'Enrique Vila-Matas appartiennent à la même veine, mais nous passons ici du champ littéraire à celui, plus littéral, de l'histoire naturelle. L'auteur, malgré la prodigieuse variété de ses connaissances, admet tout de même avoir eu un peu de mal à épingleur Eisen sur sa planchette de liège. Il le compare à « un puzzle composé d'un trop grand nombre de morceaux ».

Le savant suédois, mort presque centenaire, échangea des lettres avec Darwin, fut l'ami intime de Strindberg qui fit de lui le personnage d'une de ses nouvelles. Il vécut aux États-Unis, acheta au Guatemala de riches étoffes pour le compte de Phoebe Hearst, mère du magnat de la presse qui inspira *Citizen Kane*. Sa vie en contenait dix ou douze et peut-être cela explique-t-il paradoxalement le relatif oubli dans lequel la postérité le tient. Fredrik Sjöberg craint parfois que cette vie exemplaire ne lui serve que « d'espallier pour y accrocher [sa] propre histoire ». Le scrupule est fondé mais cette imbrication fait justement tout le charme du livre. Nous lisons les anecdotes de sa propre enfance et les récits de ses chasses à la mouche avec le sentiment que Sjöberg offre à Eisen une nouvelle existence encore et que la métempsychose pourrait bien être l'art secret de la survie chez les entomologistes.

Éric Chevillard | *Le Monde* | 19 décembre 2014